

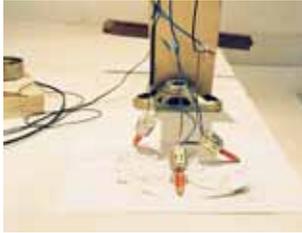
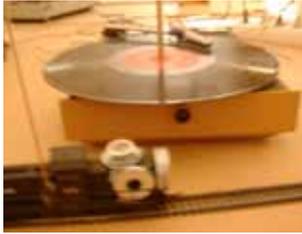
A workshop filled with wooden machinery and soundscapes. The scene is dominated by large, circular wooden structures with intricate, concentric patterns, likely soundscapes or musical instruments. The workshop is cluttered with various tools, wood shavings, and mechanical parts. A person's hands are visible, working on one of the wooden structures. The lighting is warm and focused on the central area, creating a sense of depth and texture. The overall atmosphere is one of craftsmanship and artistic exploration.

MACHINERIE
POUR UN **PAYSAGE**
DE SON

LUCAS GRANDIN

MACHINERIE
POUR
UN PAYSAGE
DE SON

LUCAS GRANDIN



Lucas Grandin est né en 1976 au Mans, en France. Il vit et travaille en Sarthe. Tour à tour artiste, curateur, activiste et activateur de projets, Lucas Grandin développe une démarche mêlant le son, la vidéo, la lumière, le low-tech avec une attention particulière portée à l'urbanisme et à l'architecture.

Après avoir étudié à l'école supérieure des Beaux-arts du Mans où il obtient son DNSEP en 2001, Lucas Grandin expérimente d'abord le son comme matière première à son travail. Il l'expérimente sous différentes formes : installations vidéo et sonores, *in situ*, performances, machines détournées, etc. Pour l'artiste, le son, qu'il soit bruit, musique, idée ou matière est autant une énergie naturelle, qu'un message ou une revendication sociale.

La démarche de Lucas Grandin se nourrit également de la récupération et du recyclage, qu'ils soient matériels ou idéologiques (*copyleft*, *low-tech*). La création intervient ensuite au niveau de l'assemblage des propos et des matières autour de l'objet en question.

La création peut-être autant personnelle que collective. À contrecourant d'une idée d'art fragile, précieux et mercantile, mes projets s'inscrivent plus dans une démarche ludique et sociale de rencontre d'idées.

L'ancrage de son travail dans le bricolage et la récupération l'a, sans détour, amené à confronter sa pratique à l'espace urbain d'une ville du sud comme Douala au Cameroun. La première rencontre a lieu en 2005 où il présente *Douala feed back*, une vidéo qui résulte d'un workshop mené avec des artistes locaux.

En 2007, il présente à la Triennale d'art urbain, S.U.D 2007, la performance *Le zébu de Douala*.



PROJETS

2007 > 2016



Festival SUD, Douala, Cameroun, 2007.

Non loin de Bonanjo, le zébu traîne avec son troupeau. Il y a le « brough ah » habituel de la ville, mais cela ne le gêne pas et il broute la bonne herbe. Sans doute entend-il... Mais quoi ou plutôt comment ? Cette bête paraît bien en décalage sonore avec le reste du panorama... Mais rien ne gêne un beau zébu qui broute.

Et si le fameux zébu nous faisait partager son écoute de la ville, au grès de sa vitesse et du désir de son maestro (l'homme à la baguette). Avec son char et sa machinerie infernale, il propose un mixage de plusieurs sources discographiques, à sa vitesse.

Le char est chargé de dix tourne-disques qui se mettent en lecture quand le zébu avance. Ses disques existent, ou plutôt ont existé : ce sont des enregistrements de bruits urbains, musiques de fond, voix ou sonorités zoologiques, qui servaient à créer une ambiance sonore autour des projections familiales de diapositives ou autre super 8 avant l'avènement du caméscope. Ou bien encore servaient-ils aux radios pour créer une ambiance exotique derrière le conteur. En tout cas, ils sont aujourd'hui désuets et vendus au poids.



Le schéma mental du jardin a été construit sur l'histoire et le pourquoi de la ville équatoriale de Douala, cité d'eau pluviale et fluviale, privée de la vue du fleuve Wouri ou du « pourquoi » de son existence. Les constructions urbaines masquent le fleuve et déstructurent la ville d'eau, pensées par des architectes ségrégationnistes crédules en l'universalité du modèle occidental, d'un autre temps. Douala, ville au milieu d'une mangrove originelle trop souvent cachée ou coupée, où la pluie claque les toits de tôle tel un roulement de tambours sans fin. Douala, la mégapole grouillante et bruyante, cherchant ses repères.



Le jardin sonore de quartier se veut espace public créant un lieu de cohésion sociale et de contemplation au cœur d'une micro jungle, maquillant la cacophonie urbaine à l'intérieur de ses parois d'eau. Le jardin propose la conservation et le redéploiement des plantes du biotope, à travers la mémoire des anciens et la diffusion aux jeunes. Un système récupère les eaux et les déchets végétaux du quartier par compostage. L'eau est redistribuée via des sondes, nourrissant les plantes au goutte-à-goutte, sur des systèmes hydroponiques raisonnés (cultures optimisées hors-sol). Les gouttes d'eau tombent tel un métronome, au rythme du besoin de ce jardin suspendu.

Festival SUD, Douala, Cameroun, 2010.

Organisé par Doual'art et ICU art projects. Curateurs : Simon Njami, Elvira Dyangani, Koyo Kouoh, Didier Shaub assisté de Paulin Tchuenbou.



Voyage from BAD to WITTE, Rotterdam, Pays-Bas,

Date???

Ce projet est une prolongation du premier jardin sonore, construit à Bonamouti : l'eau de pluie récupérée des toits, est stockée dans des barils, puis redistribuée ; les gouttes d'eau tombent dans des boîtes de conserves de différentes tailles, créant des notes. Le jardin sonore de Bonamouti est une machine à sons, mais aussi une proposition nouvelle d'espace social et de production de nourriture.

Le *Jardin sonore ambulante* introduit le mouvement au jardin, étant créé à partir de l'instrument de la consommation irraisonnée : le Caddy. Une nouvelle façon de voir le jardin et de reconsidérer la consommation urbaine.

Un voyage du *Jardin sonore ambulante*, 14 km dans Rotterdam, de Charlois, quartier d'origine de la ville, en belle mutation grâce aux artistes de NAC et BAD, au centre ville où trône le Witte de With, musée emblématique. Voyager à la rencontre des gens à travers les voies piétonnes ou cyclables. Repenser avec eux la production et la consommation au sein d'une ville « du Nord ». Comme un migrant sans terre, l'artiste cultive dans son Caddy. Ceci pèse encore plus à Rotterdam : là où la moitié des sols de la ville ont été volés à la mer, avoir un potager est un grand luxe.







Un nouveau jardin sonore a vu le jour à Sao Tomé et Príncipe, petite île paradisiaque dans le golf du Bénin. Un jardin qui, comme ses frères, présente la flore locale (cacao, papaye, curcuma, arbre à pain...) et offre au public, outre une production végétale et fruitière, un petit havre pour écouter la douce mélodie des gouttes de pluie au cœur d'un biotope bien particulier. Le jardin a été inauguré pour la biennale d'art et culture de Sao Tomé et peut maintenant commencer à imiter la magnifique forêt de l'île nommée ÔBO... « OBÔ TCHOCO N'GA' CUGI BÔ ».



Photo Sao Tomé ?????

Texte Paradise ??????

« Património(s) », VI^e Biennale de Sao Tomé & Príncipe, 2012-2014.
Curateurs : Joao Carlos Silva, Adelaide Ginga et Patricia Correa.
Avec le soutien financier du collectif R_ de Nantes.



Ce jardin sonore est situé au cœur du quartier des Hauts de Saint-Aubin, à Angers. C'est à la fois belvédère et un jardin suspendu. La structure, monumentale, est construite selon les mêmes principes d'autonomie en eau que les précédents jardins sonores. Le son des gouttes d'eau, s'écrasant dans des boîtes de conserve aux pieds des plantations, confère au jardin sa dimension sonore et fait prendre conscience de l'eau et de ses enjeux économique et sociaux.

Le jardin sonore des Hauts de Saint-Aubin est une invitation à l'échange, à la contemplation, à la paresse, mais aussi à la convivialité, puisque cet espace, ouvert à tous, accueille différentes animations, formes culturelles et végétales imaginées par les habitants.

Œuvre participative construite pour et avec les habitants du quartier des Hauts de Saint-Aubin, Angers, 2015.

Avec le soutien de la Ville d'Angers.

En partenariat avec la Maison de quartier des Hauts de Saint-Aubin.

Assistance artistique et technique : Kamiel Verschuren, Jean Bonichon, Hugues Fontaine, Cécile Benoiton, Yan Bernard, Charline Diot, Michel Bidet, Lucie Picard, sans oublier le « noyau dur » des habitants.

Ateliers de construction : les habitants du quartier, la cité éducative Nelson Mandela, l'école René Gasnier, le centre de loisirs Gérard Philippe, l'IEM Les Tournesols, les pensions de famille Les Capucins et Relais Farman, le centre Roger Misès.

Dons de plantes : habitants, Cinémas et Cultures d'Afrique, Samson Horticulture, Angers Loire Habitat, Terra Botanica et service Parcs et Jardins de la Ville.



Ma cité Idéale, entre lumières et mouvements

Tenter de projeter une architecture à la croisée du rêve et de l'enfance, à travers une installation géante mêlant lumière, récupération, low-tech, cartonnage, ombres chinoises, vidéos, machines sonores créées par ou avec les enfants. Laisser la part belle aux rêves et leur proposer de mettre en volume et à échelle 1 leurs situations idéales. Souvent confronté à une situation architecturale où tout est trop haut, trop pratique, sans identité, sans individualité et distant, l'enfant ne peut créer son chemin de développement social à travers cette urbanité pensée sans eux.



Ma cité Idéale, Volume II

Le cube, élément d'architecture simple et solide, empilable et uniforme, il est l'élément premier de l'architecture que rencontre l'enfant. Un cube est une maison individuelle, deux une transition vers trois qui symbolisent la tour, passant de l'individualité au collectif. Ces cubes sont à la fois corps, bâtiments, individus existants ou composés, entiers ou partiels, architectures sociales et personnelles. Ces constructions interagissent avec les films projetés, réalisés dans le quartier Villejean et à Douala, mix d'interview, de panorama, de tranches de vie des deux lieux.

Projet initié par le centre d'art La Criée, en partenariat avec l'école Jean Moulin, à Rennes, Doual'art et l'école CBC Babylone, à Douala, Cameroun.

Projet lauréat du Premier Prix de l'Audace artistique et culturelle, produit avec le soutien de la DRAC Bretagne, la Ville de Rennes, la DSDEN d'Ille-et-Vilaine et la Fondation Culture et Diversité, 2013-2014.



DOUALA Métamorphoses, Festival SUD, Douala, Cameroun, 2013.
 Projet de K. Verschuren et L. Grandin, avec A. Braud et X. Nibbeling,
 avec la participation technique d'Éli, Roger et Youssoufa (et
 de tout le quartier de Bonamouti...) et le soutien de Doual'art,
 Arts Collaboratory et ICU art Projects.

Le *Projet CAIRE*, *Collectif Artistique/Architecturale d'Interventions Responsables et Ethiques*, parle de la nécessité de rapprocher toujours plus les artistes des publics, au sein même des quartiers de Douala, pour une nouvelle cristallisation Quartiers/Artistes/Publics.

CAIRE propose aux habitants des quartiers des restructurations de leurs habitats, aménagement de mobilier, optimisation du bâtiment, recyclage des déchets, gestions des eaux, contre le prêt pour qu'un artiste local ou international puisse en disposer pour s'exprimer et diffuser au sein d'un quartier, sur une période de 3 ans. *CAIRE* a réalisé pendant le SUD 2013, en décembre à Douala Bonamouti Deido, 9 échanges restructuration contre art. Ceci a concerné 9 lieux, maisons, commerces ou lieux semi-publics... Créations d'escaliers, rampes de sécurité, passerelles, consolidations de structures, design complet d'échoppes informels, petits et gros mobiliers. *CAIRE* a donc libéré 9 espaces pour des artistes et, avec Doual'art, a pour l'instant offert au quartier de Bonamouti la possibilité de vivre auprès d'œuvres de Romuald Dikoumé (CAM), chez M. Ewane, Aser Kash (CG) chez Clarence, Malala Andrialavidrazanan (MG/F) à la beignetaria-Mixeur, Salifou Lindou (CAM) au MiniResto et Léah Toutitou (F) dans la maison de famille d'Éli Woo...



La Cantine... Que de moments dans la tête de chacun ! La cantine est sans doute le lieu dans une école où l'on se retrouve tous, sans vraiment travailler, ni vraiment s'amuser.

Et pourtant c'est l'un des moments importants de la journée, le repas. Le déjeuner est un besoin physique, mais aussi une nécessité relationnelle. Pourquoi tant de repas d'affaires, tant de déjeuners débriefing, tant d'invitations à dîner ? Et bien, oui, le partage de la nourriture est bien plus qu'un besoin, il est culturellement, et dans beaucoup de sociétés, le moment du partage qui annonce un besoin d'échange. Quand on ajoute à ce besoin le fait de le partager en collectivité, le mot sans prétention de « cantine » soulève bien des idées : comme la socialisation et l'acculturation, le développement du goût, l'acceptation, le refus, bref, toute une panoplie d'outils tellement nécessaires à ce que nos chers petits s'affirment dans notre Société.

Vive la « cantoche » ! Chaque élève de l'école s'est représenté avec son plat préféré pour affirmer sa cantine : patchwork de visages et d'aliments s'imbriquant dans cette idée festive de consécration de la cantine !



Workshop avec les 181 élèves de l'école élémentaire... pour la cantine de l'école du Pâou à Saint-Mars-d'Outilly, en Sarthe.

Date ???



« Les Siestes », Festival Teriaki, Abbaye de l'Épau,
Le Mans, 30 et 31 août 2014.

Événement organisé par l'association Teriaki, en partenariat avec le
Conseil Départemental de la Sarthe et le Centre Culturel de la Sarthe.

Symphonie pour 25 platines est une installation sonore réutilisant l'acoustique atypique de la salle du Gisant. Vingt-cinq platines vinyles sont agencées pour former un clavier d'échantillonneur géant, instrument de prédilection de la musique amplifiée d'aujourd'hui. Que cela soit de la musique pop, rock, rap ou religieuse, tout part du même système de partition, des mêmes notes et des mêmes sons. Chaque disque est une source inépuisable de sons.

L'installation utilise les vinyles d'artistes invités aux précédentes éditions du festival, pour composer une nouvelle symphonie répondant à l'acoustique et à l'esthétique séculaire et zen du lieu. Réintroduire dans ces lieux, autour du gisant de Bérengère, des nappes culturelles, sélectionnées à partir des disques, sillon après sillon.

Les platines forment des boucles de sons, créées par des blocages de la tête de lecture (élastiques, boîtes de conserve ou scotchs) et choisies pour leurs sonorités répondant au lieu. De grands cônes d'amplification projettent les sons vers les voûtes, pour investir le pouvoir acoustique du sépulcre. Des interrupteurs de pieds sont disposés tout autour des platines, chacun mettant en route ou arrêtant une platine. Le public compose lui-même l'ambiance sonorifiant la longue sieste du gisant.







Architecture fragile, *Bien Venu...* parle du souvenir « France » des sans-papiers avant qu'ils n'arrivent sur ce territoire, territoire de tous les espoirs pour beaucoup.

Bien Venu... met en espace le pourquoi de ce grand voyage vers l'inconnu. Mots écrits, mots sonores, objets du désir, images de la France, musiques de leurs périples... La pièce reprend des bouts de chaque et les recompose autour d'une installation de tentes précaires en bois.

Précaires mais solides, ces tentes de fortune prennent à la fois la forme de l'abris temporaire, la forme de Tours Échelles, images déformées du symbole France, la forme d'échelle sociale à gravir, fragile et nécessaire pour chacun, tout en gardant une référence à la tente du grognard de Napoléon, ex-nom de La Roche-sur-Yon, qui invitait les demoiselles par un « Viens sous ma tente »...

Des vidéos de bouches de sans-papiers susurrent leurs voyages, leurs désirs, leurs rêves... « Sans-papiers » mais pas sans idées...



La Gâterie, Espace de création contemporaine, La Roche-sur-Yon, 2016.
Dans le cadre du festival Migrant'Scène. Avec les témoignages de sans-papiers de la Cimade, association pour les droits des personnes réfugiées et migrantes.
Avec l'assistance technique de Francine Abada, ESBA TALM.



Texte ?
Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ?
Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ?

Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ?
Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ?
Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ?
Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ?
Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ?
Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ? Texte ?
Texte ? Texte ?

In Ouïe #3, Lycée Nature de La Roche-sur-Yon, 2016.
Projet/Workshop/Performance avec les élèves de 1^{ère} STAV
et leur professeur d'éducation socioculturelle Vincent Lepley.
Avec La Gâterie et Graffiti Urban Radio.

**RÉSIDENCE
EXPOSITION**







Résidence-exposition au Centre d'art de l'île MoulinSart,
Fillé-sur-Sarthe, 2016.

C'est l'agriculture et plus particulièrement la culture du blé qui a crée les paysages de l'ouest dans lesquels nous vivons. C'est encore ce blé, qui nous a nourri et qui continuera à nous nourrir. Le moulin est donc le lien de notre territoire à ce que nous sommes.

Le Moulin Cyprien de l'île MoulinSart m'a tout de suite fait retomber dans mes machineries intérieures, en se dévoilant entièrement, seulement, si l'on désire rentrer dans son intime corps... Assez brut d'extérieur, il se révèle mécaniquement très humain, en intérieur, tel un ogre à farine fonctionnant au grès des mouvements de la Sarthe.

Machine fantastique, le moulin tout en concassant son beau blé, et mixant ses sons, modifie alentour, le paysage solide et le paysage liquide. Créant de nouveaux méandres et modifiant la géodésie de ses îles tel un dragueur de sable de rivière.

Comme toutes ces choses qui sont belles alors qu'elles n'ont été pensées que pour être pratiques et techniquement fidèles, on dépasse très vite leurs fonctions pour les rêver plus poétiques. Sommes nous dans un modeleur de paysage, un orgue à blé ou un moulin à son ?

Le moulin tout en étant plutôt silencieux a visuellement une énorme présence acoustique : roulements, courroies, engrenages s'emboîtent comme dans une boîte à musique géante... Petite sœur non loin du grand moulin, cette machine de bois, de farine et de vidéo, mi-moulin mi-tourne-disque, propose à son tour ses paysages de farines et ses mélodies de son...









Création pour l'Espace Collectivités, Fête de l'Humain,
Paris-Le Bourget, 2014.
Espace OTV-Véolia, Espace OTV conçu par Katsura.
UTPE a été réalisée sur une invitation de Katsura.

L'eau, élément essentiel de la vie et de la culture de l'humanité, est aujourd'hui réduite trop souvent à son aspect uniquement matériel. On use et abuse de l'eau, on la considère comme un dû, un acquis, une propriété, on la fatigue, la pollue, en oubliant souvent que l'eau a son propre cycle sous plusieurs formes physiques ou chimiques, bref, sa propre vie.

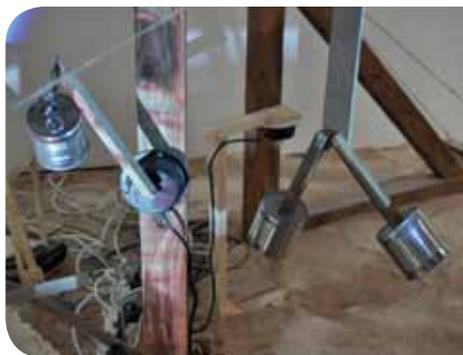
L'Unité de traitement poétique de l'eau est une ode à l'eau. Elle ne va pas traiter l'eau chimiquement ou par des procédés phytosanitaires mais lui proposer un parcours de régénérescence mentale. *UTPE* va revivifier l'eau, en faisant appel à sa mémoire. À travers plusieurs parcours, l'eau va se souvenir de ses différentes formes, ses différentes sonorités, ses différents états et créer une mélodie proposant au public, une vision poétique et éthique de cette eau, qui nous est tant essentielle.

UTPE, mini-usine rêveuse, à travers des jeux d'ombres, deviendra grande, pour mieux converser avec ses grandes sœurs, les usines de traitement, et leur susurrer quelques verres de poésie emplies de vers d'eau.









Au Centre d'art de l'île MoulinSart, appelée ainsi en référence au moulin du site, Lucas Grandin propose deux pièces : *Machinerie pour un paysage de son* et *UTPE - Unité de traitement poétique de l'eau*. La première est une œuvre *in situ* créée lors d'une résidence. La seconde est une installation réactivée. Ces deux œuvres sont mises «en discussion» l'une l'autre. Elles s'articulent pleinement et entrent en résonance avec le paysage qui les porte.

Les titres des deux œuvres mettent en évidence un certain rapport à la machine. Les termes « machinerie » et « unité » feraient comme un écho lointain aux préoccupations architecturales du Corbusier tout en affirmant aussi un jeu ou tout au moins une vision décalée et poétique des notions de machine et de paysage.

Les deux « œuvres-machines » sont mises en scène à l'intérieur des murs du centre d'art, confinés dans un espace de pénombre et sous le regard attentionné du grand moulin.

Machinerie pour un paysage de son s'impose à nous immédiatement. Au premier regard, elle apparaît comme une relecture du moulin. Posée sur un sol de son, provenant du moulin suite au concassage des grains de blé d'où la farine est issue, une structure érigée en bois, poutres et poulies ondulent grâce aux moteurs, aux tourne-disques et autres mécanismes qui font



graviter des sacs de farine — aux mouvements lents, ascendants et descendants —, des objets métalliques, des axes, de la corde ou des pièces en bois ou en cuir qui provoquent alors des heurts, des chocs sonores.

Au cœur de cette structure, se trouve un plateau — sorte de platine tourne-disque aux bras multipliés — éclairé par un faisceau puissant qui la désigne comme une « piste de danse » où la farine en mouvement et en rythme est remuée au gré des bruits charmeurs et des pulsations industrielles de « la machine de son ». Ici apparaissent et disparaissent des traces qui forment une sorte de dessin aléatoire en mouvement, expression d'une vision métaphorique d'un paysage extérieur de dunes, de collines, du bocage... Ce même mouvement de farine évoque également l'idée de l'érosion et du flux perpétuel et infatigable des actions de l'homme sur le monde.

Tout ce ballet est lui-même filmé et la projection, en direct, irradie le moulin-machine. Actions et bruits créent alors une transe fantaisiste et festive entraînant le regardeur dans le bricolage surréaliste d'une rêverie hagarde.

Dans le prolongement de cet espace intérieur, au sein d'une pièce plus petite, *UTPE - Unité de traitement poétique de l'eau* apparaît dans une poche lumineuse aux ombres séduisantes. Cette structure en bois à la fois installation, architecture et mini-usine propose de « traiter » l'eau, matière essentielle à la vie.

Le traitement imposé et organisé par l'artiste s'avère être un jeu ludique et circulatoire dans une machine évoquant les alambics d'un savant-

géo-trouvetout dont les tuyaux poreux, les tubes échevelés, les boîtes percées, les verres pleins accueillent et laissent passer à la fois les gouttes du précieux liquide aux sonorités légères et languissantes.

Ce parcours de la substance vitale suit un itinéraire géodésique et poétique. L'eau emprunte une voie et prend voix jusqu'à raviver nos souvenirs de ses différentes formes et états. Les sonorités discrètes préparent notre imaginaire et notre sensibilité à cette valeur rare qu'est l'eau.

Machinerie pour un paysage de son et UTPE - Unité de traitement poétique de l'eau proposent donc aux spectateurs attentifs une expérience visuelle et sonore où le corps du regardeur est convoqué tant physiquement que mentalement. Cette « discussion » entre les deux œuvres ouvre ainsi à une conversation à trois, en huis-clos. Le lieu d'exposition apparaît ici telle une grotte, une caverne, où les idées et la sensibilité émergent et s'incarnent de manière furtive afin de donner la pleine conscience de l'état du monde.

Philippe Neau,
avril 2016.

